5e édition

DU PRINTEMPS DES CIMETIÈRES

Rendez-vous au cœur des jardins de pierre…

Visites guidées du Cimetière de l'Égalité

Dimanche 22 mai 2022

Mémoires de guerres aux cimetières

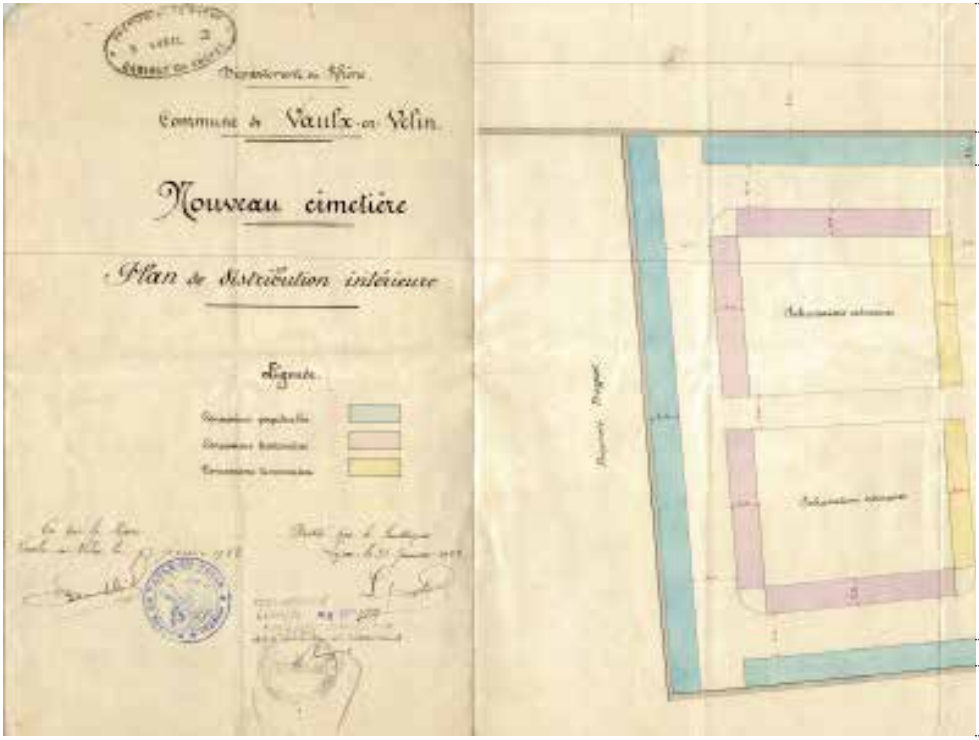
www.printempsdescimetieres.org

vaulx-en-velin

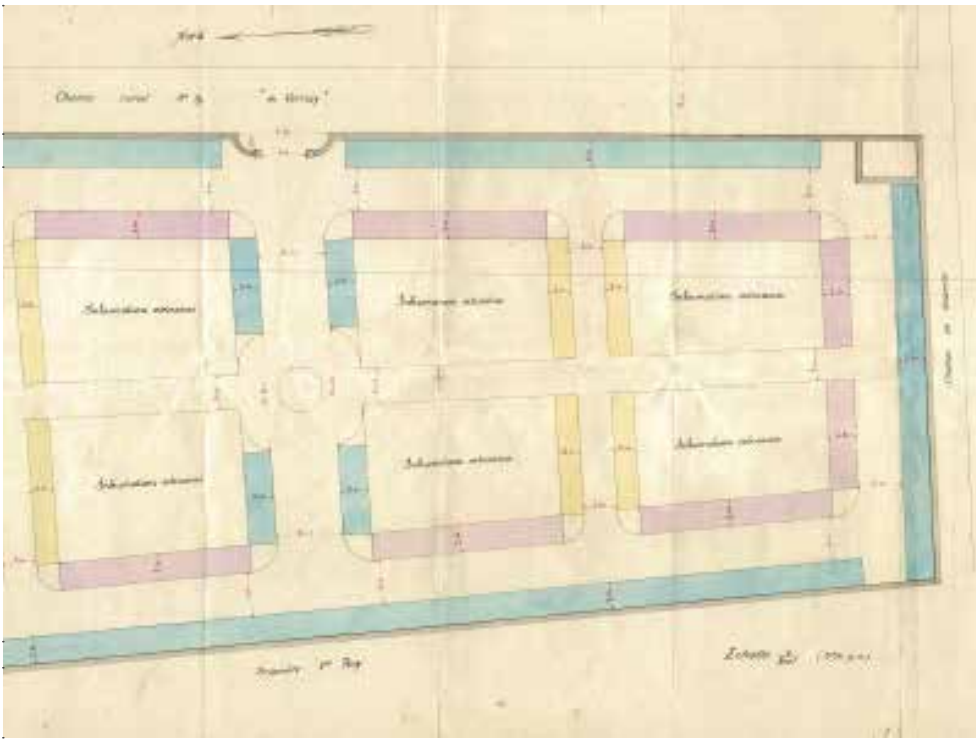
MÉTROPOLE DE LYON

Le Cimetière de l'Égalité, Vaulx-en-Velin

Le projet de ce cimetière débute en 1920 car celui de l'Église ne peut plus suffire aux besoins de la commune et ne peut pas être agrandi. Lors de la séance du conseil municipal du 20 février 1921, le maire Francis BEAUSOLEIL demande alors l'autorisation d'acquérir un terrain situé chemin du Vernay, d'une superficie d'environ 5 000 m², au prix de 12 000 francs. Une enquête de commodo et incommodo est menée dont les conclusions sont présentées lors de la séance du 2 mai 1921. Le maire communique à l'assemblée le procès-verbal de cette enquête, donnant lecture des réclamations concernant ce projet. 57 signataires protestent contre l'emplacement du cimetière. Le conseil municipal s'engageant à respecter les conditions prescrites par le rapport sanitaire concernant le drainage et l'assainissement du sol par la plantation d'arbres, rejette toutes les réclamations.



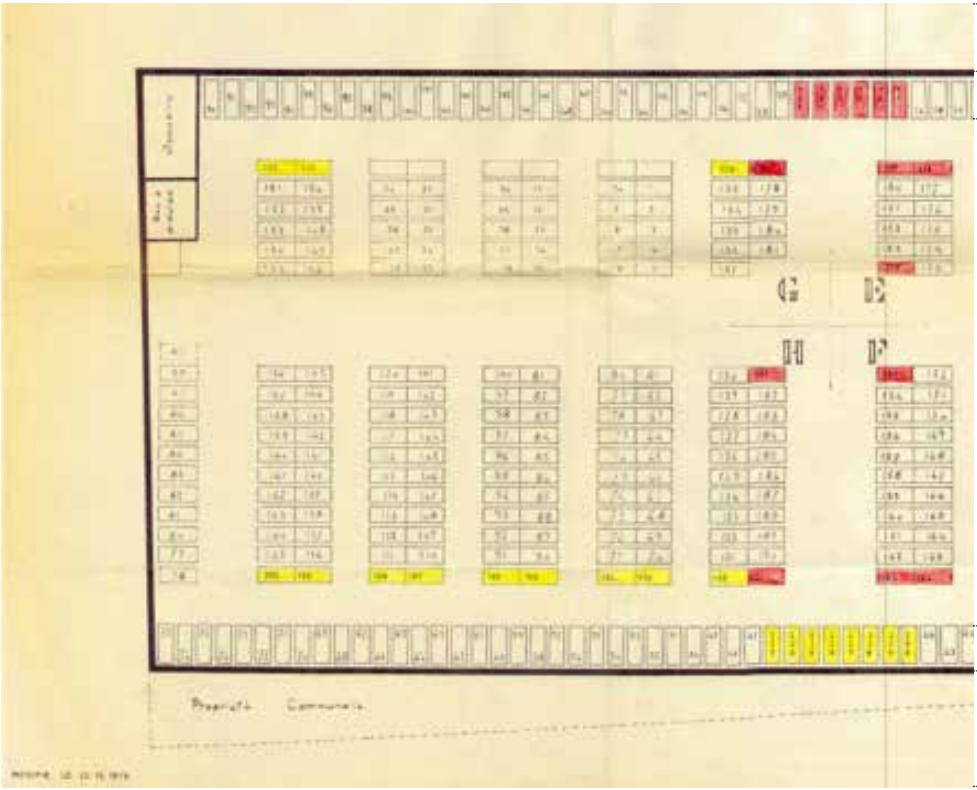
L'acquisition du terrain pour l'établissement de ce nouveau cimetière est signée en décembre 1921. Les travaux sont exécutés sous la coordination de l'architecte villeurbannais Auguste HAMM. Le plan du cimetière est réalisé par Jean-Marie JAVELOT géomètre à Vaulx-en-Velin.
Plusieurs phases de travaux sont entreprises pour un total de 14175 francs : la construction des nouveaux murs de clôture, l'établissement de l'entrée et la construction d'un dépôt d'outils et d'objets funéraires.



Plan du cimetière de l'Égalité signé par le maire Francis BEAUSOLEIL (1922)

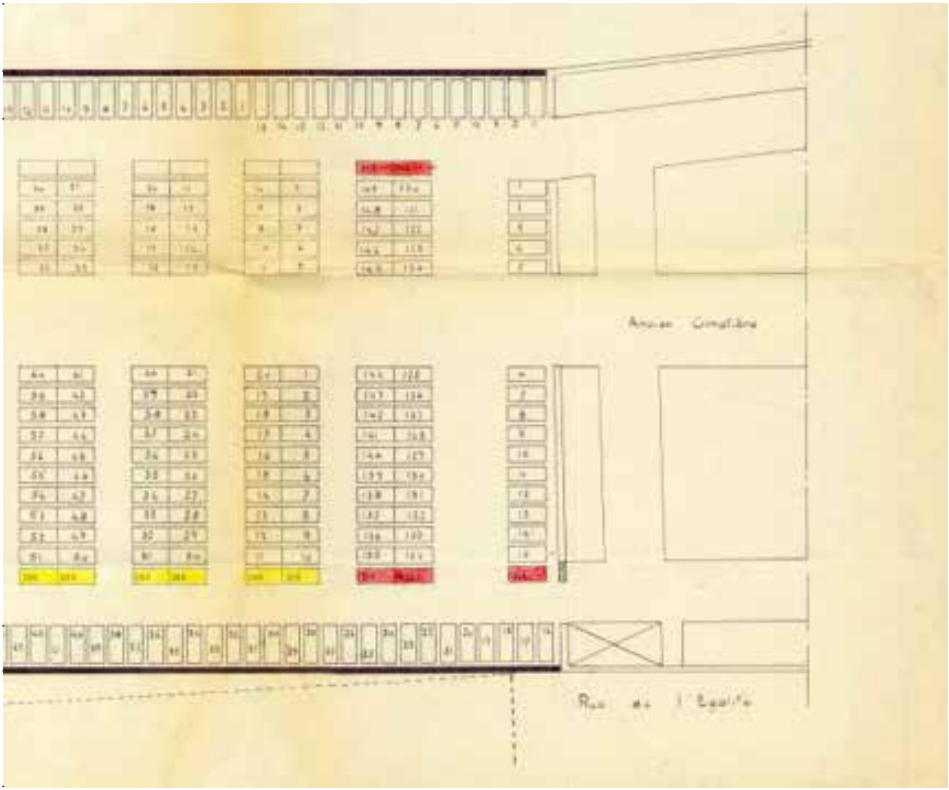
Le cimetière subit par la suite un certain nombre de modifications. Il est agrandi une première fois en 1959, suite à l'extension de la commune notamment dans le quartier situé au nord du canal de Jonage et nécessitant l'acquisition de nouveaux terrains.

Le terrain général est également modifié en juillet 1971. Une remise en forme du cimetière s'impose de nouveau suite à l'afflux de demandes d'acquisitions de concessions. Il est alors décidé la libération du terrain général des sépultures dont l'occupation est supérieure à 5 ans, comme imposée par la loi. Une partie du terrain général est alors transformée en 45 concessions temporaires.
Le cimetière est de nouveau agrandi en 1974. L'extension de la commune notamment par la création de la ZUP conduit à l'agrandissement de ce dernier. Les demandes de concessions ne peuvent plus être satisfaites. La Ville se rend alors acquéreuse auprès de la SERL d'une parcelle de terrain de 6 444 m² contiguë au cimetière, pour une somme de 270 225 francs. Les services techniques munici-



paux sont chargés de l'étude de l'aménagement de cet agrandissement. 30 concessions perpétuelles, 610 concessions trentenaires et 318 concessions temporaires sont susceptibles d'être créées. Le devis descriptif et estimatif des travaux fait ressortir une dépense totale de 332 037 francs. Le conseil municipal sollicite des subventions auprès de l'État et du Département. Un emprunt est aussi souscrit auprès de la Caisse d'Épargne de Lyon pour l'acquisition et l'aménagement de l'extension du cimetière, pour un total de 450 000 francs.

À ce jour, le cimetière de l'Égalité s'étend sur une superficie de 8 864 m^2. Il est constitué de 8 carrés de A à H, avec un total de 923 emplacements.



Plan d'agrandissement du cimetière de l'Égalité (1960)

1. Madeleine CAPIEVIC (née PEFFERKORN)

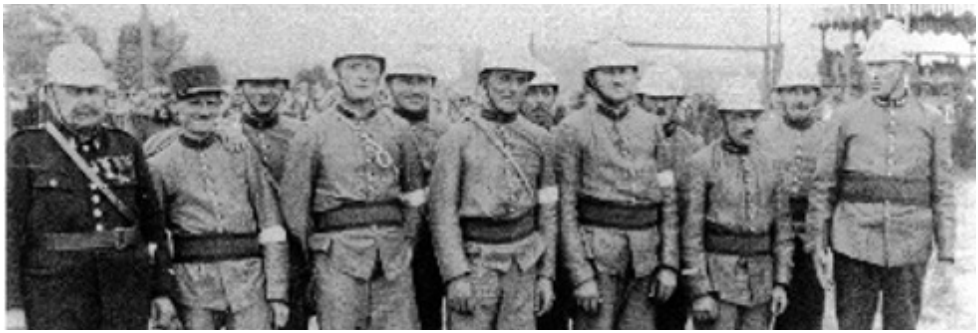
Née le 28 juillet 1924 à Paris (12e) et décédée le 23 décembre 2016 à Vaulx-en-Velin

Madeleine CAPIEVIC devient militante communiste clandestine à 15 ans. Dès juin 1940, elle distribue des tracts contre l'occupation de la France par l'Allemagne nazie et participe le 11 novembre 1940 à la manifestation de la jeunesse devant l'Arc de Triomphe.
Durant cette période, elle fait la connaissance de Jonathan CAPKIEWICZ*, immigré polonais né en 1923, qui participe à l'organisation de la Résistance dès 1940. Il devient son mari en 1945, sous le nom de Jean CAPIEVIC.
Elle accomplit de nombreuses missions contre l'occupant, jusqu'à la Libération, encourant des risques innombrables en participant aux missions de renseignements et aux transports d'armes.
Le 13 août 1941, elle participe à la manifestation sur les Grands Boulevards mobilisant la jeunesse, lors de laquelle plusieurs de ses camarades sont arrêtés, condamnés à mort puis fusillés.
Elle est, comme nombre de jeunes manifestants, sauvée par les portes ouvertes des commerçants et des artisans. Cet acte répressif signe l'intensification du combat.
Dans les années 1955, le couple s'installe à Lyon, puis à Vaulx-en-Velin dont Jean CAPIEVIC devient maire de 1977 à 1985.
En 1980, Madeleine reçoit la Croix de Combattant Volontaire de la Résistance.
Durant ses années à Vaulx-en-Velin, elle n'a de cesse de défendre et de promouvoir, notamment auprès des élèves vaudais, les valeurs de la Résistance, unie dans sa diversité. Elle devient présidente d'honneur du comité vaudais

de l'Association Nationale des Anciens Combattants et Ami(e)s de la Résistance (ANACR), une façon de poursuivre et de maintenir l'idéal pour lequel elle a combattu.

**Jean CAPIEVIC : présenté en 2018, au Cimetière de l'Égalité*

Remise de la Croix de Combattant Volontaire de la Résistance (1980)



Compagnie des sapeurs-pompiers de Vaulx-en-Velin (Julien, à gauche de la photo)

2. Julien CHAMPEAUX

Né le 4 juillet 1871 à Saint-Martin-Château (Creuse) et décédé le 18 mai 1939 à Vaulx-en-Velin

Fils aîné de Léonard CHAMPEAUX, maçon et de Marie-Anne PIATTE, tous deux originaires de Saint-Martin-Château (Creuse). Depuis longtemps dans ce département, les hommes souvent maçons, partent en groupe à pied, chaque printemps, vers Bordeaux, Lyon ou Paris pour participer aux travaux d'urbanisation de ces villes en plein développement. Léonard, lui, se rend à Bordeaux. L'arrivée du train et la création du réseau ferroviaire dans la seconde moitié du XIXe siècle va accélérer ces déplacements. Les femmes, elles, restent pour s'occuper des travaux des champs et des enfants.
Son fils Julien suit la même tradition, venant travailler dans la région lyonnaise pour participer aux travaux de creusement pour la construction du canal de Jonage. Il s'installe à Vaulx-en-Velin en 1896 avec son épouse Anne LESTRADE (1875-1926), comme artisan-maçon, rue Bouchetorse (actuelle rue Victor Hugo).
Il est rappelé à l'activité le 1er août 1914 et participe à la Première Guerre mondiale, notamment dans des régiments de génie. Il est ensuite dispensé du service militaire pour assurer sa fonction de sapeur-pompier. Julien fait partie de la 240e Société de Secours Mutuel de Sapeurs-pompiers de Vaulx-en-Velin et de l'Union des Sapeurs-pompiers de la Région Lyonnaise et des Départements Limitrophes, créées par le commandant vaudais Jean-Marie JAVELOT*. Ces sapeurs-pompiers s'illustrent particulièrement lors des inondations de 1910. Julien est sous-lieutenant et reçoit en 1934 la médaille d'Honneur des sapeurs-pompiers.
Son fils aîné Joanny (1898-1973) participe également à la Première Guerre mondiale : il est appelé en 1917 à 19 ans et est réquisitionné pour la Seconde Guerre mondiale. Il est aussi sapeur-pompier.
Marie-Anne PIATTE, s'installe vers 1910-1920 chez son fils Julien à Vaulx-en-Velin. Elle y décède le 18 septembre 1924 à l'âge de 74 ans.

**Jean-Marie JAVELOT : présenté en 2017, au Cimetière du Bourg*

Compagnie des sapeurs-pompiers de Vaulx-en-Velin (Julien, au centre de la photo)

3. Famille BRET-MOREL

Sébastien : né le 19 janvier 1871 à Chassieu et décédé le 1er décembre 1930 à Vaulx-en-Velin
Antoinette : née le 29 avril 1899 à Vaulx-en-Velin et décédée le 24 avril 1950 à Vaulx-en-Velin
Germain : né le 14 mai 1901 à Décines et décédé le 28 novembre 1971 à Lyon 3e
Marie Jean – Baptiste : né le 22 décembre 1905 à Bron et décédé le 2 février 1983 à Lyon 2e
Louis Antonin : né le 14 avril 1909 à Bron et décédé le 6 février 1982 à Vaulx-en-Velin

Au XXe siècle, 12 fermes sont installées le long de la route de Genas. Celle des BRET-MOREL est située au n° 71 : la mère, Antoinette (née MÉRAUD) et ses 3 fils (Germain, Marie Jean-Baptiste et Louis Antonin) sont cultivateurs. La tradition agricole est centrale pour chaque génération. Le père (Sébastien), lui, est charcutier.
Chaque exploitation s'étend sur une dizaine d'hectares, principalement dédiés à la culture maraîchère et à l'élevage du bétail.
Pendant la Première Guerre mondiale, le blé est semé sur les pâturages pour avoir plus de farine. Quand vient le temps des moissons, la batteuse, tirée par un cheval, remonte la route de Genas depuis Chassieu ou Décines. De ferme en ferme, les paysans se rendent service pour faire les paillers (gerbes) et monter les sacs de blé dans les greniers, tandis que les femmes font à manger pour tout le monde.
À présent, au sud de Vaulx-en-Velin, les terres cultivées ont laissé place à des entreprises. Mais s'il n'y a plus de champs de blé, les paysages ont marqué les mémoires, quelques vieilles portes en témoignent.

La batteuse, route de Genas

La moissonneuse (1939)

4. Georges CHEVALLIER

Né le 3 septembre 1924 à Vaulx-en-Velin et décédé le 19 mai 1945 à Stemhofen (Allemagne)

Georges CHEVALLIER participe à la libération de Lyon en septembre 1944 avec le « Bataillon Dominique » (Groupe Roblier). À ses débuts, ce maquis du Haut-Beaujolais n'est composé que d'une trentaine de membres, des jeunes mal entraînés, inexpérimentés et peu armés, dirigés par un garagiste de Villefranche surnommé le « Gros Louis ». Un militaire de carrière, Dominique ZANNINI (secondé par l'ancien poilu, le capitaine JALE) est finalement envoyé pour

Bataillon Dominique

prendre en main le groupe et, fort de son expérience, lui apporter une discipline toute militaire. Le « Bataillon Dominique » étoffe ses rangs, notamment avec l'arrivée de jeunes issus des Chantiers de jeunesse et les requis du STO et atteint les 300 hommes.
Après la libération de la France, Georges s'engage dans l'armée française et continue le combat contre l'Allemagne, où il meurt en mai 1945. Une impasse et une rue Georges CHEVALLIER sont dénommées en 1986 au Village.
Son père, Aimé CHEVALLIER, est cultivateur et vit rue du Marais à Vaulx-en-Velin (rue Ernest Renan, aujourd'hui). Militaire à partir de 1907, il devient trompette en 1908. Il est rappelé à l'activité lors de la mobilisation générale en 1914 et démobilisé en 1919. Il est cité à l'ordre du régiment en 1917 comme « très bon trompette, par son travail consciencieux et par son courage d'accompagner sans exception toutes les reconnaissances que le capitaine a faite depuis le début de la campagne ».

5. René BELLECOMBE

Né le 29 décembre 1939 à Lyon 2e et décédé le 7 mars 1959 à Philippeville (Algérie, Skikda aujourd'hui)

René Séraphin BELLECOMBE vit rue Lavoisier, à Vaulx-en-Velin. Il devance l'appel du Contingent et se rend en Algérie.
Il appartient au 9e Régiment de Chasseurs Parachutistes (RCP) qui participe lors de la Guerre d'Algérie à la défense de la frontière algéro-tunisienne, mais son régiment est pris en embuscade. Un télégramme du 9 mars 1959 du préfet du Rhône adressé au maire de Vaulx-en-Velin, René CARRIER*, annonce son décès « tué en opération maintien de l'ordre le 7 mars 1959 », à l'âge de 19 ans. Le message demande de « prévenir avec tous ménagements d'usage son père M. BELLECOMBE Pierre [...] et lui présenter condoléances attristées de ses chefs et de ses camarades ».
Comme pour de nombreux soldats tombés au front, la commune organise et participe aux frais d'inhumation de René, soldat « Mort pour la France ». Un courrier du ministère des Armées du 26 mai 1959 demande à l'officier de l'état civil d'indiquer la mention « Mort pour la France » en marge de son acte de décès.

**René CARRIER : présenté en 2018, au Cimetière de l'Égalité*

6. Marius PIED

Né le 4 avril 1923 à Lyon 6e et décédé le 31 août 1944 à Pusignan (Isère)

Marius PIED habite avec son épouse Josette LAPRADE, rue Favier à Vaulx-en-Velin, où il exerce la profession de tréfileur (travail du métal).
Il s'engage dans la Résistance, intégrant le bataillon Carmagnole, en tant que Franc-Tireur et Partisan de la Main d'Œuvre Immigrée (FTP-MOI). Du 24 au 26 août 1944, il participe à l'insurrection qui a lieu à Villeurbanne, visant à libérer la ville de l'occupation allemande. Il se replie vers l'Est avec ses camarades FTP-MOI et des combattants des Milices patriotiques. À Pont-de-Chéruy (Isère), son unité fusionne avec celle des maquisards d'Aiguebelette-la-Bridoire (Savoie) commandée par Baptiste SAROGLIA, pour constituer le bataillon Henri Barbusse. Ce dernier réunit environ 150 femmes et hommes de diverses nationalités, possédant des armes légères et des grenades à main, et seulement deux fusils mitrailleurs.
Le 31 août 1944, il participe, avec cette unité, à la bataille de Pusignan. Malgré les mises en garde du commandant de LOISY, chef du bataillon de Chartreuse, également cantonné à Pont-de-Chéruy, le bataillon Henri Barbusse décide de se diriger vers Villeurbanne. Arrivé à Pusignan, il se heurte à une patrouille allemande. Le combat s'engage mais les Allemands, dont la patrouille n'était que l'avant-garde, disposent d'environ 2 000 hommes, de blindés légers et de canons antichars. Le combat est difficile. Vers 17 heures, malgré l'aide du bataillon de Chartreuse, les résistants se retirent, après une attaque de l'aviation allemande, vers Pont-de-Chéruy. La bataille de Pusignan fait au total 31 morts dont Marius PIED.
Le 4 septembre 1944, son corps est transféré au stadium de Villeurbanne, où il est procédé

Monument de Pusignan

à diverses formalités par le service de l'identité judiciaire de Lyon, pour une identification ultérieure (prise d'empreintes, photographies, description).
Marius PIED est reconnu « Mort pour la France » et est homologué FFI (Forces françaises de l'intérieur). Son nom apparaît sur le monument aux Morts de Vaulx-en-Velin, sur le monument de la Résistance à Pusignan et sur le monument commémoratif au bataillon FTP-MOI Carmagnole-Liberté, place Sublet à Vénissieux. Il existe une rue Marius PIED à Vaulx-en-Velin dans le quartier de la Grappinière (décision du bureau municipal de novembre 1964).

7. Pierre OLIVER

Né le 16 juin 1927 à Villeurbanne et décédé le 5 janvier 2015 à Vaulx-en-Velin

Pierre, surnommé Pedri, est un enfant de la Rize, son père ayant construit une baraque dans cette partie de Vaulx-en-Velin dominée à l'époque par quelques champs cultivés et des terres incultes. À partir de 1933, il fréquente l'école du Pont des Planches, élève un peu turbulent affectionnant l'apprentissage de l'Histoire de France et la gymnastique. Il préfère cependant mettre en pratique le savoir transmis par son grand-père Pedro, en matière de braconnage.
Dès 7 ans, il commence à travailler chez des agriculteurs puis à 14 ans, chez Lavix, fabricant de poudre à laver. Il participe ensuite à la construction du barrage de Génissiat dans l'Ain (deuxième barrage hydroélectrique français construit sur le Rhône après la centrale hydroélectrique de Cusset).
Il entre aux Francs-tireurs et partisans français (FTPF) à l'âge de 16 ans, en 1942, distribuant des tracts et volant des armes qu'il cache dans des sacs de plâtre dans les poulaillers.

Le 1er mars 1943, les troupes d'occupation allemande mènent à Villeurbanne une grande rafle de civils qui aboutit à l'arrestation de 300 personnes, internés au camp de Compiègne (Oise) et dont plus de 130 partent vers le camp de concentration de Mauthausen (Autriche). Pierre est arrêté mais il réussit à s'échapper en plongeant dans le canal de Jonage.
Il disparaît alors dans les maquis et rejoint un groupe de républicains espagnols. De retour, il vit les bombardements de Lyon, en mai 1944. Il se replie ensuite à Pont-de-Chéruy (Isère) où il intègre le bataillon Henri Barbusse et fait face aux Allemands à Pusignan le 31 août 1944, aux côtés de Marius PIED. Il participe à la libération de Vaulx-en-Velin et de Villeurbanne le 2 septembre 1944 avec ce bataillon FTP.
Il poursuit les combats avec les Forces françaises de l'intérieur (FFI) jusqu'en mai 1945. Après l'Armistice, il s'engage dans l'armée, et est envoyé en Autriche pour garder des prisonniers allemands, norvégiens, danois, polonais, ukrainiens... à qui on fait démonter des machines réquisitionnées par les Allemands et destinées à revenir en France. Démobilisé le 7 avril 1946,

Remise de la Croix du Combattant (1985)

il travaille dans différentes entreprises, notamment à la CTA (Compagnie Industrielle des Textiles Artificiels et Rhône-Poulenc Textile), puis à la maison de retraite de Vaulx-en-Velin.
En mai 1985, lors du 40e anniversaire de la victoire contre le fascisme, le président de l'Association Nationale des Anciens Combattants et Ami(e)s de la Résistance (ANACR) lui remet la Croix du Combattant 39-45.

8. René JAROS

Né le 20 octobre 1941 à La Grand-Combe (Gard) et décédé le 21 juillet 2001 à Fontaines-Saint-Martin (Rhône)

Dès 12 ans, René JAROS affirme son goût pour la peinture mais refuse la formation aux Beaux-Arts et choisit de travailler dans le dessin textile à Lyon. Jusqu'au début des années 1970, il passe par les différents aspects des métiers du dessin textile.
Il expose pour la première fois à l'Hôtel de Ville de Vaulx-en-Velin en 1970, des toiles qu'il peint chez lui, dans son garage aménagé en atelier. Arrêtant le dessin textile, il décide de s'installer en tant qu'artiste indépendant mais des difficultés matérielles le poussent à trouver différents emplois notamment au sein de la Ville de Vaulx-en-Velin en tant que secrétaire administratif.
Il s'insère dans le milieu artistique en rencontrant le peintre Michel MALGRAND. C'est le début d'une vie collective faite de partage, de discussions sur l'art et la politique avec Georges MANILLIER et le groupe de l'union des Arts Plastiques. Le prix du Salon d'Automne obtenu en 1972 le lance sur la scène artistique. Son œuvre se développe dans trois directions : la sérigraphie (dont il est reconnu comme un maître en France) ; des œuvres monumentales, fresques et bas-relief et la poésie (collaboration avec des poètes notamment avec son ami Roland TIXIER...). Son activité artistique se déploie en France mais aussi à l'étranger (Canada, Allemagne, Suède...). En 1981, il s'installe dans un atelier rue Gaspard Picard à Vénissieux. Il devient professeur de techniques d'impression à l'École d'Arts Appliqués de la Ville de Lyon

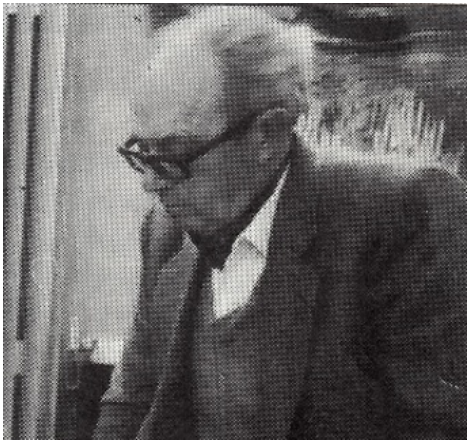
« Cœur d'hommes » (1977)

jusqu'en 1999. En 1990, il déménage son atelier à Fontaines-Saint-Martin suite à sa rencontre avec sa deuxième épouse. Cet atelier devient une pépinière d'activités et de réflexions artistiques.
À Vaulx-en-Velin, il est connu pour son œuvre monumentale installée au rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville « Cœur d'hommes ». C'est une peinture murale en résine, vernis polyester et relief en aluminium haute de 6,50 m et large de 3 m, s'inspirant des recherches de l'artiste sur les arbres. Cette composition a été créée au moment de la construction et de l'aménagement du nouvel Hôtel de Ville, inauguré en février 1977.

9. Georges GULON

Né le 8 février 1919 à Vienne (Isère) et décédé le 25 mai 1983 à Saint Symphorien-sur-Coise (Rhône)

Entré au petit puis au grand séminaire du diocèse de Lyon, Georges GULON voit ses études interrompues par la guerre. Caporal dans une unité de chasseurs en 1939-1940, il est fait prisonnier mais réussissant à s'évader, il regagne le séminaire. Il est ordonné prêtre en 1946 puis nommé vicaire à Villeurbanne dans la paroisse des Charpennes. Il manifeste très vite de vives préoccupations sociales, en contact notamment avec ses confrères. C'est en concertation avec ses amis que Georges décide de travailler en usine en 1949.
Ayant trouvé un emploi dans la métallurgie, aux établissements Verot de Villeurbanne, il devient l'une des figures marquantes de l'équipe des prêtres-ouvriers de la région lyonnaise. Il fait partie du bureau de l'Union Syndicale des Métaux CGT et s'engage dans le conseil national du Mouvement de la Paix.



Supermarché aux Puces (années 1980)

Georges GULON n'hésite pas à enfreindre les consignes pontificales et demeure en usine, comme la quasi-totalité des prêtres-ouvriers du Lyonnais. Il est l'un des premiers prêtres-ouvriers à observer une rupture totale avec l'Église. Le 2 juin 1955, à la mairie de Villeurbanne, il épouse une typographe, Colette, dont les parents sont tous deux imprimeurs (Joseph et Marceline MARTINET).
En 1956, il quitte l'usine pour travailler au journal La République, puis il devient marchand ambulant sur les places publiques. Il quitte dès lors Villeurbanne pour Vaulx-en-Velin où il est élu conseiller municipal en 1971, puis réélu en 1977 et en 1983 sur les listes d'Union de la Gauche. Pendant 12 ans, il est délégué au commerce et à l'artisanat et il préside le Supermarché aux Puces du Pont des Planches. Il fait partie de plusieurs commissions municipales et siège aussi aux conseils d'administration du centre social Georges Lévy, des résidences de personnes âgées et au conseil de gestion intercommunale des aires de stationnement des nomades.
Il décède dans sa 64e année, alors qu'il est le doyen du conseil municipal. Ce dernier lui rend hommage lors de sa séance du 6 juin 1983, décidant de prendre en charge les frais de ses obsèques. La commune rend également hommage à son passé militant, en donnant son nom à une rue du Village (séance du 7 février 1984).

10. Joseph et Marceline MARTINET

Joseph : né le 13 mai 1903 à Lyon 5e et décédé le 9 janvier 1986 à Vaulx-en-Velin
Marceline : née le 19 avril 1907 à Feyzin et décédée le 27 janvier 2003 à Pierre-Bénite

À l'été 1940, de retour à la vie civile (mobilisé à Douaumont dans la Meuse), Joseph installe un petit atelier d'imprimerie dans sa maison à Villeurbanne. Située au 5 rue Mozart dans le quartier du Tonkin, il y imprime des feuilles de la Résistance, aidé par son épouse, Marceline.
Henri FRENAY est l'un des premiers à faire appel à lui, par l'intermédiaire de son adjointe Berthie ALBRECHT. Il imprime ainsi *Les Petites Ailes* (journal tiré à 20 000 exemplaires en juin 1941) puis Vérités. Il s'occupe de toute la chaîne de fabrication, de la mise en page jusqu'à la fourniture de papier et l'impression.
En novembre 1941, suite à la fusion des deux mouvements de Résistance « Vérités » et « Libertés » organisés par Henri FRENAY et François de MENTHON, naît le journal *Combat*, dont l'imprimerie MARTINET s'occupe du tirage.
Le mouvement « Combat » se développe rapidement en quantité et en qualité et se dote d'un véritable service de propagande dont la partie impression et diffusion est animée par le jeune polytechnicien André BOLLIER (dit Vélin), formé par Joseph et Marceline.
Après une tentative infructueuse d'installation

Presse de la rue Viala (CHRD)

d'un atelier d'imprimerie au-dessus des Gorges de Crémieu, André BOLLIER décide de s'installer à Lyon, dans une villa de la rue Viala. Toutes les trois semaines, *Combat* sort à 300 000 exemplaires. Les mises en page se font souvent chez MARTINET à Villeurbanne, l'épreuve et le reste de l'impression rue Viala. Par la suite, la plupart des feuilles clandestines de zone sud passent sous les presses de MARTINET sans distinction idéologique : *Libération*, *Franc-tireur*, *L'Insurgé*... L'imprimerie de la rue Viala « tombe » le 17 juin 1944. Malgré tout, Joseph continue à imprimer tout ce que produit la Résistance sans être jamais inquiété jusqu'à la Libération.

Plaque de la rue Mozart à Villeurbanne, transférée rue Piatton

Les actions de Joseph MARTINET sont récompensées par la médaille de la Résistance. Une plaque commémorative est apposée sur un des murs de l'immeuble en face de l'ancien emplacement de la maison du « Typo rescapé » (surnom qui lui est attribué en juin 1944 quand il échappe à la Gestapo qui investit l'imprimerie de la rue Viala).

Il s'implique ensuite dans le monde associatif, aux Amis des Mouvements Unis de la Résistance (AMUR). Il s'installe finalement avec son épouse à Vaulx-en-Velin en 1975.

11. Giuseppe FERRI

Né le 13 septembre 1907 à Piacenza (Italie) et décédé le 16 mai 1968 à Vaulx-en-Velin

Guiseppe, Guido, Vittorio FERRI arrive à Vaulx-en-Velin au début des années 1930. Il exerce la profession de coiffeur, place de la Mairie et sa femme Marcelle tient une bonneterie.

Père de 12 enfants, la vie de famille nombreuse est animée, entre le dortoir des filles et celui des garçons, des repas en plusieurs services, les plus jeunes étant aidés par les plus grands.

De par la proximité de son commerce, partageant la même cour, Guiseppe participe aux travaux de construction de la maternité Saint-Jean-Baptiste, projet porté par Jeanne MOREL et Marie-Claire PETIT*. Sa fille raconte « du temps des premiers travaux d'installation de la clinique [...] j'ai vu mon père découper et peindre en blanc de grands panneaux de bois perforés destinés à l'aménagement des salles d'accouchement ». Il s'investit également dans la vie de la maternité, aidant parfois à transporter des patientes dans l'escalier de pierre très raide du bâtiment ou transforme sa Traction Citroën noire en ambulance en cas d'urgence.

Hôtel du Nord (années 1920)

Il devient par la suite le directeur de l'Hôtel du Nord, installé en face de la maternité.

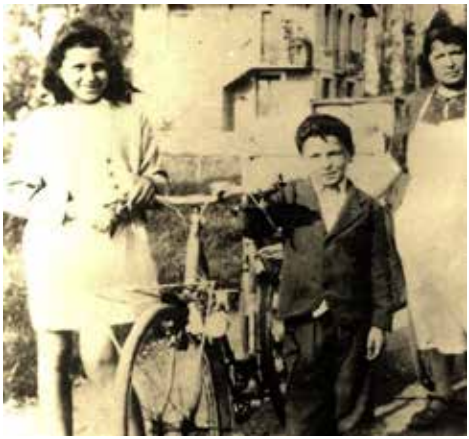
**Jeanne MOREL et Marie-Claire PETIT : présentées en 2017, au Cimetière du Bourg*

12. Marguerite MACARI (née VIRGILIO)

Née le 15 juillet 1906 à San Donato Val di Comino (Italie) et décédée le 26 décembre 1974 à Vaulx-en-Velin

Marguerite MACARI arrive à Vaulx-en-Velin en août 1929 et vit avec sa famille, dans une maison construite par son mari Charles alors terrassier communal, au 114 route de Villeurbanne, à l'angle du chemin du Taureau (aujourd'hui rue Paul Teste). Ils déménagent ensuite au centre du village, rue Georges Rougé pour mettre à profit son activité professionnelle : celle de marchande de glaces.
D'avril à septembre, dans une remorque frigo-

Marguerite et Charles, avec l'automobile aménagée



Marguerite et ses enfants Louise et Antoine, avec la remorque frigorifique

rifique attachée à son vélo, Marguerite sillonne les rues de Vaulx-en-Velin suivie d'une nuée d'enfants : « Faire des glaces, c'était le métier de la famille. On en vendait jusqu'à Grange-Blanche où l'hôpital était en construction. Tout se faisait à la main dans un tonneau [en bois] rempli de glace. On y ajoutait de vrais fruits ou de la crème et on tournait la palette jusqu'à ce que ça prenne », raconte sa fille. Du Nord au Sud de la commune, les enfants devenus bien grands s'en souviennent encore : « Elle sonnait de la trompette et on dévalait pour se payer un cornet. Les glaces étaient délicieuses ! ». Dans les années 1970, elle fait aménager une automobile pour aller partout et étendre son activité.
Son métier étant saisonnier, elle est aussi blanchisseuse et femme de ménage notamment chez l'ancien maire Francis BEAUSOLEIL*.
Ses enfants s'engagent au sein de la Résistance. En 1942, sa fille Anna âgée de 18 ans prend part au combat contre le fascisme, apportant son soutien à l'activité clandestine de son frère. Anna devient ensuite l'épouse de René CARRIER, cadre dirigeant des maquis de l'Azergues et maire de Vaulx-en-Velin de 1953 à 1966. Elle est présidente d'honneur du comité vaudais de l'Association Nationale des Anciens Combattants et Ami(e)s de la Résistance (ANACR).

Son frère François entre quant à lui en Résistance à l'âge de 16 ans, par l'intermédiaire de son chef à l'usine de Cusset où il travaille. Il distribue des tracts. Il est ensuite membre d'un groupe vaudais de résistants, relié au Groupe Leroy de Villeurbanne, aux côtés de Georges ROUGÉ*.

** Francis BEAUSOLEIL : présenté en 2021, au Cimetière du Bourg*
** Georges ROUGÉ : présenté en 2017, au Cimetière du Bourg*

13. Etienne TAMBURINI

Né le 24 juillet 1906 à Saint-Clément (Yonne) et décédé le 20 juillet 1996 à Vaulx-en-Velin

Colombophile passionné, juge lors de grandes expositions, commissaire général au Salon de Paris, Étienne Louis TAMBURINI s'investit au sein du mouvement avicole, mettant en œuvre ses

compétences pour la classification des espèces, compétences très appréciées de tout l'Hexagone. Il s'implique ensuite en devenant président de Rhône Élevage, puis vice-président de la société centrale d'aviculture de France.
Outre ses activités en tant que juge, président de sociétés dans le domaine avicole, il est surtout connu pour sa création de la poule dite « la Lyonnaise », résultante de croisements divers. Ce n'est qu'après 14 années d'efforts et de sélection que l'homologation officielle est obtenue en 1969. C'est une volaille de type moyen (1,5 kg pour la poule, 2,5 kg pour le coq) qui a la particularité d'avoir un plumage frisé de couleur noir. Sa tête est ornée d'une crête perlée avec de nombreuses excroissances qui se termine par trois éperons, ainsi qu'une petite huppe dont les plumes sont tournées vers l'avant notamment chez la poule. La face est lisse avec un oreillon blanc. Les tarses sont bleu-ardoise avec des ongles de préférence blancs. Elle est bonne pondeuse.
Il est soutenu au sein de ses activités d'élevage, par sa femme Édith, trésorière générale du groupement national des éleveurs de volailles de Bresse et Gauloises.

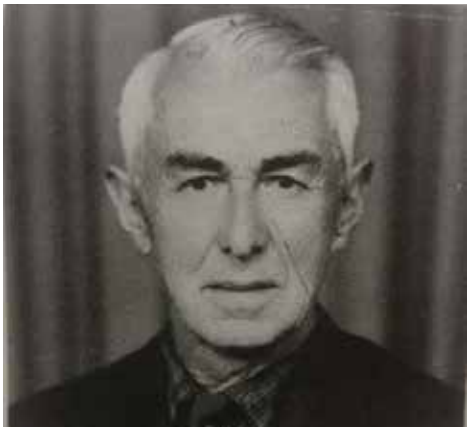
Coq lyonnais

Dans les années 1980, Étienne obtient le titre de commandeur du Mérite agricole valorisant ses actions dans le domaine avicole.
Édith reçoit quant à elle, le 26 avril 1986 des mains du maire Maurice CHARRIER la médaille de Chevalier de l'Ordre National du Mérite. Cette distinction lui est décernée pour sa générosité et sa tendresse (déjà mère de 8 enfants, elle en recueille 4 en situation dramatique) et pour sa dignité et son courage : expulsée de Metz en 1940 par les autorités allemandes, elle se retrouve avec ses enfants parmi les réfugiés du Palais de la Foire à Lyon (cet exode fut l'un des mouvements de population les plus importants du XXe siècle en Europe). Elle est alors hébergée chemin de la Chavassonnière à Vaulx-en-Velin.

14. Jean et Nicolas MALACARNE

Jean : né le 5 juin 1902 à Ponte Arche (Italie) et décédé le 28 janvier 1984 à Lyon 3e
Nicolas : né le 14 octobre 1909 à Ponte Arche (Italie) et décédé le 7 mars 1961 à Lyon 3e

Avec l'arrivée au pouvoir de Benito MUSSOLINI, la famille MALACARNE décide de fuir la misère et de quitter l'Italie. La milice du régime fasciste a l'habitude d'intimider ses opposants et les enfants de la maisonnée traînent une réputation d'agitateurs. Membre fondateur du Parti communiste dans la région de Trente, Jean entonne des chansons révolutionnaires qui lui valent, en 1922, de séjourner 26 jours derrière les barreaux. Ses deux frères, Arturo (1908-1937) et Nicolas militent eux aussi et font l'objet d'enquêtes.
La famille s'installe d'abord dans le Lot-et-Garonne puis à Vaulx-en-Velin. Les parents, Paolo (1874-1947) et Ottavia (1878-1947) trouvent un emploi à l'usine de soie TASE (Textile Artifi-



Jean Malacarne

ciel Sud-Est). Les frères MALACARNE continuent leurs activités politiques, fréquentant assidûment le café Biagi, l'un des lieux de réunion du Parti communiste local.
Lorsque le général Franco déclenche son coup d'État contre la Deuxième République et le Front populaire espagnol, les deux frères Arturo et Jean ressentent un devoir moral d'agir souhaitant transposer en Espagne le combat contre le fascisme transalpin. Avec d'autres Vaudais, dont Enrico FELICE et Giovanni TROMBETTA, ils rejoignent les rangs des Brigades Internationales, au sein d'un groupe composé exclusivement de ressortissants ultramontains. Ce bataillon est baptisé Garibaldi, en hommage à la figure tutélaire de l'unification italienne. À la fin de l'année 1936, les deux frères débarquent dans la péninsule ibérique, rejoignant le front de Madrid et participent à des affrontements extrêmement violents, sous les bombardements incessants des aviations italienne et allemande. Le 1er janvier 1937, les combattants sont la cible de tirs nourris à l'orée du village de Mirabueno (près de Guadalajara), repris aux Franquistes la veille. Arturo est fauché par une rafale de mitraille.
Jean est quant à lui blessé à la main, contraint de rentrer en France. Il est interné au camp du Vernet (Ariège), où les conditions d'hygiène, la sous-alimentation, le froid, la surveillance continue et le désespoir le rongent. Renvoyé en Italie, l'activiste est condamné à 3 ans d'emprisonnement pour antifascisme. Une fois libéré, il regagne Vaulx-en-Velin, où son cadet Nicolas, qui vit avec ses parents rue Nouvelle (actuelle rue Rosenberg), poursuit le combat contre le fascisme, en s'engageant dans la Résistance.

Bataillon Garibaldi

15. Louise DESRUE (née BOUCHARD)

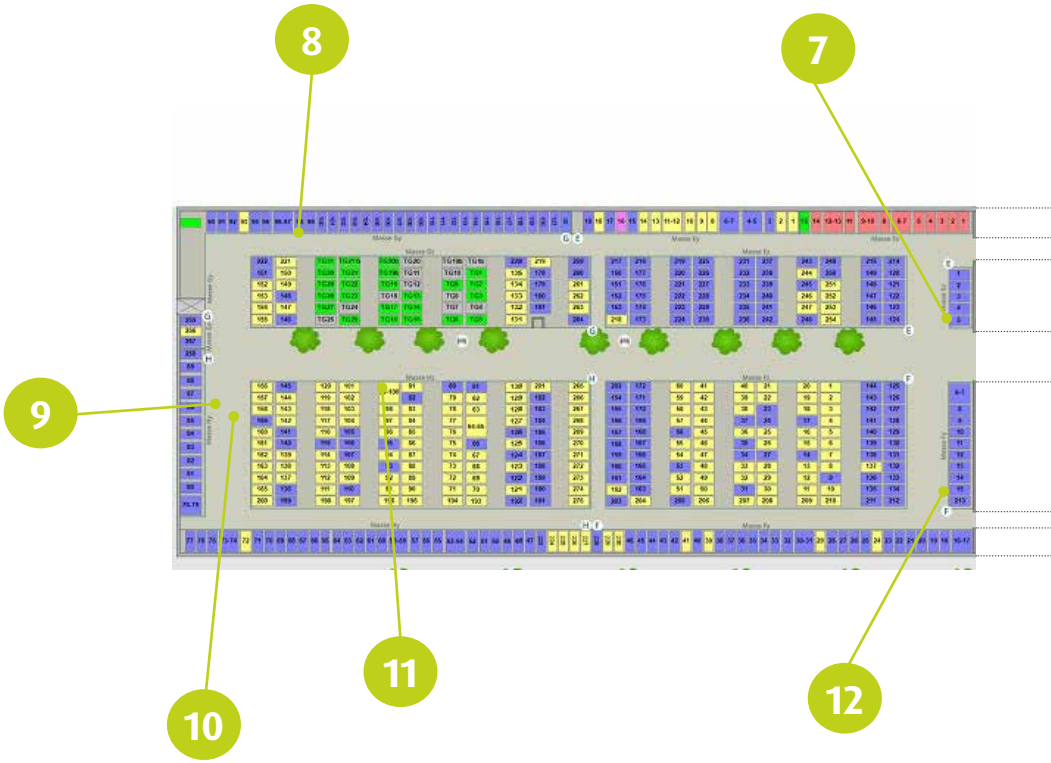
Née le 28 septembre 1906 à Magnac-Laval (Haute-Vienne) et décédée le 9 avril 1976 à Vaulx-en-Velin

Louise n'a que 8 ans lorsque son père, jeune officier, est tué en septembre 1914, lors de la bataille de la Marne. Elle vit en Creuse où les hivers sont rigoureux, élevée par sa mère qui obtient un poste de cantinière au camp militaire de la Courtine. Elle fait ensuite ses études secondaires, en pension à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). Puis la famille s'installe à Lyon, dans le quartier de Montchat. Louise poursuit ses études pour devenir avocate, études qu'elle ne peut mener jusqu'au bout par manque de moyens financiers.
Elle entre alors dans l'enseignement en tant

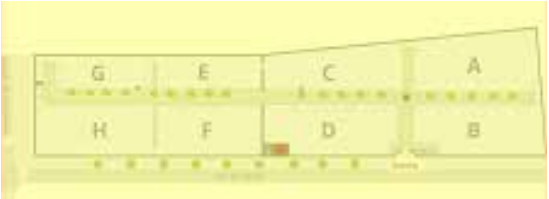
Groupe scolaire Grandclément (années 1930)

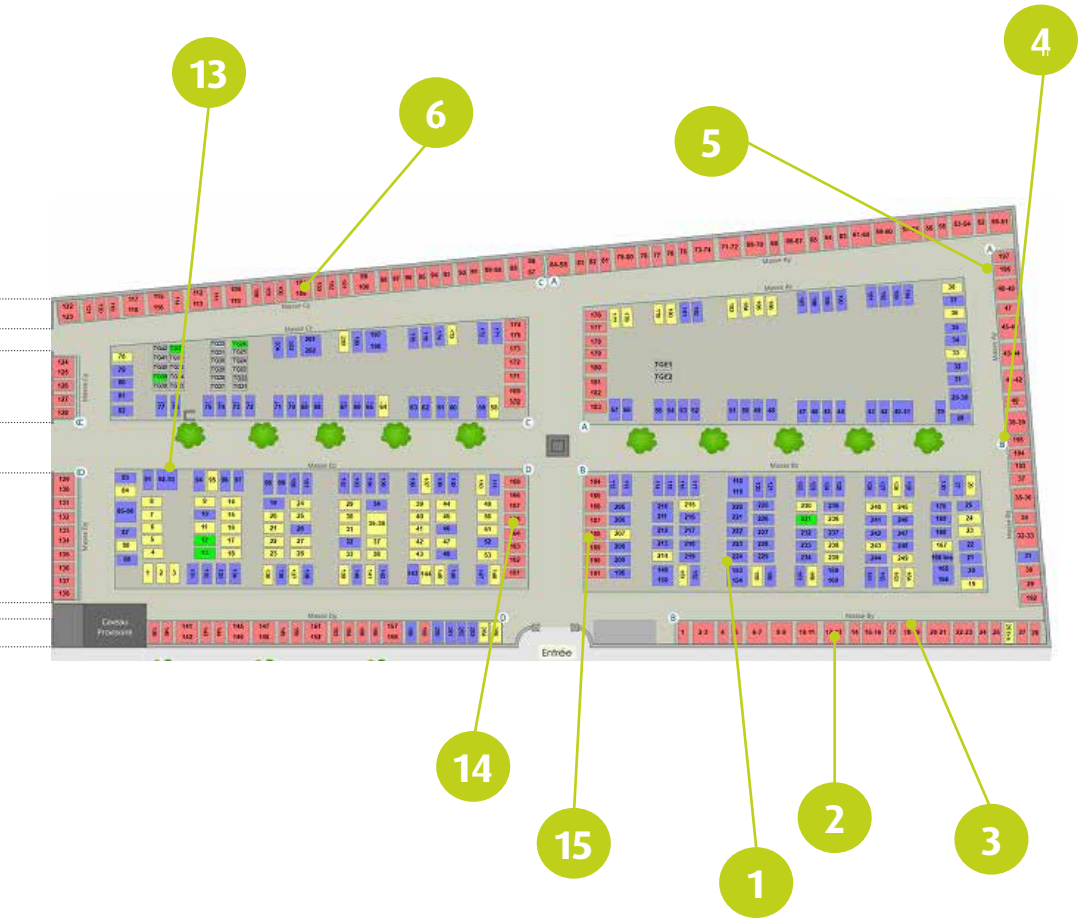
qu'institutrice-remplaçante. Elle enseigne dans de petits villages du Rhône, Chambost-Longessaigne, Saint-Clément-les-Places, puis à Villeurbanne (cours Émile Zola) et à Montchat.
Après son mariage en novembre 1934 avec Paul Camille DESRUE (1901-1951), ingénieur principal à la direction du service des eaux de la Ville de Lyon, elle s'installe à Vaulx-en-Velin où elle vient d'être nommée institutrice à l'école des filles, en charge du cours élémentaire, au sein du nouveau groupe scolaire Grandclément.
Elle fait toute sa carrière dans cette école et s'investit énormément auprès de ses élèves, en organisant de nombreuses sorties scolaires et portant grand intérêt à leur réussite et à leurs conditions de vie. Elle n'hésite pas à en accueillir chez elle pour le repas de midi, lorsqu'il fait trop mauvais temps, certaines habitant loin et l'école n'ayant pas de cantine à l'époque. Lors de l'Occupation allemande et notamment lors du recensement des habitants d'origine juive, diligenté par le gouvernement, en tant qu'enseignante Louise doit fournir une liste des élèves « juifs » ou supposés l'être. Comme beaucoup de ses collègues, elle ne donne pas de noms. À la Libération, elle participe durant son temps libre à aider à l'alphabétisation des immigrés venus de toute l'Europe, faute d'emplois et fuyant la misère de leur pays.
Elle prend sa retraite vers 1965 et s'installe dans un appartement dans le quartier de la Grappinière, où elle continue de recevoir la visite de ses anciennes élèves, pour qui elle reste une figure marquante dans leur parcours scolaire.

Plan du Cimetière de L'Égalite



1. ***Madeleine CAPIEVIC :*** Carré B, n° 224
2. ***Julien CHAMPEAUX :*** Carré B, n° 12-13
3. ***Famille BRET-MOREL :*** Carré B, n° 18-19
4. ***Georges CHEVALLIER :*** Carré B, n° 193
5. ***René BELLECOMBE :*** Carré A, n° 196
6. ***Marius PIED :*** Carré C, n° 104-105
7. ***Pierre OLIVER :*** Carré E, n° 5
8. ***René JAROS :*** Carré G, n° 96-97
9. ***Georges GULON :*** Anciennement Carré H, n° 158, actuellement à l'Ossuaire du Cimetière des Brosses
10. ***Marceline et Joseph MARTINET :*** Anciennement Carré H, n° 158, actuellement à l'Ossuaire du Cimetière des Brosses
11. ***Giuseppe FERRI :*** Carré H, n° 99-100
12. ***Marguerite MACARI :*** Carré F, n° 15
13. ***Étienne TAMBURINI :*** Carré D, n° 92-93
14. ***Jean et Nicolas MALACARNE :*** Carré D, n° 165
15. ***Louise DESRUE :*** Carré B, n° 188


G
E
C
A
H
F
D
B


13
6
5
4
TGE1
TGE2
Entrée
14
15
2
1
3

Livret conçu avec l'aide des
Archives Municipales, de Vaulx-en-Velin Journal,
des associations Mémoires, UFAC,
ANACR, FNACA et Vaulx-en-Velin Village
et des familles (textes et images).

Juillet 2022 – Conception : hello/hello-designedtorial.com – © Thierry Chassepoux – DR – Freepik

vaulx-en-velin
MÉTROPOLE DE LYON

Patrimoine AURHALPIN

Ville de Vaulx-en-Velin www.vaulx-en-velin.net
memoire.commune@mairie-vaulxenvelin.fr

CSBRE · barthélémy · La Région · RÉPUBLIQUE FRANÇAISE · ONACVG · Geneanet · Résonance funéraire